



TRACES DE CRISES

N°19 / 2 août 2020

« *A quoi sert (encore) l'art en temps de crise sanitaire ?* »

Réflexions de philosophe

Saül Karsz

Philosophe, sociologue et consultant

Château d'Avaray – 1 rue de la Place – 41500 Avaray (Loir-et-Cher)

Si je comprends bien la question qui nous est posée, il ne s'agit pas de savoir si l'art sert éventuellement à quelque chose mais d'identifier ce à quoi il sert de fait, dans un espace-temps fort particulier de crise sanitaire. En d'autres moments et lieux, la question ne serait probablement pas la même et recevrait, par conséquent, une réponse différente.

Or, se demander si l'art peut encore servir exclut toute idée d'inutilité, de gratuité, de fonction décorative ou assimilée. L'art sert, il ne peut pas ne pas servir. Certes, repérer précisément à quoi, pourquoi, comment, ne va pas de soi. Mais sont d'embrée délogées deux des postures hégémoniques en la matière, ce qui marque un dégagement fructueux. Celles, *psychologisantes*, surtout soucieuses de ce que l'auteur de l'œuvre artistique aurait voulu exprimer, ce que le spectateur est censé percevoir, les émotions que ce dernier est réputé ressentir. L'art fait ici office de médiation intersubjective - siège de son utilité... Il n'en reste pas moins que cet office est également exercé par toutes sortes de supports - sentiments divers, travail en commun, randonnée en montagne -, et n'explique donc pas de quelle manière spécifique l'art aussi s'en acquitte. Question bâante s'il en est !

On trouve par ailleurs des postures *esthétisantes* centrées, elles, sur la seule œuvre artistique : facture, format, trame, matière, support, couleurs. Il s'agit ici de repérer ce que l'œuvre dégage, ce qu'elle rend présent, ce dont elle témoigne, le cycle artistique qu'elle entame ou au contraire clôture. Des notions comme *émoi artistique*, *extase artistique*, guère éloignées de la *transe artistique*, ponctuent l'expérience supposée du spectateur, au moins devant des œuvres majeures... Au prix cependant de ranger les conditions sociales de création, de circulation, de prise en considération ou de censure, les enjeux financiers, académiques et politiques, parmi les contingences extérieures à l'œuvre - extérieures à l'esthétique idéaliste, en vérité. Du coup, l'œuvre est coupée du monde, placée en état de lévitation sociale. Elle a toutes les apparences de tomber du ciel et de guetter l'occasion d'y retourner.

Cependant, même l'amour de l'art - Pierre Bourdieu l'a bien montré dans son ouvrage éponyme - est, comme tout autre, intéressé, engagé, compromis avec certaines options et opposé à d'autres, entouré le plus souvent de respectabilité sociale, inséparable du capital culturel de ses porteurs, articulé à des modes et manipulations diverses, ciblé par toutes sortes d'investissements et de trafics. Autant soutenir que l'amour de l'art est tout sauf gratuit, dans sa production comme dans sa finalité. Remarque qui ne cherche évidemment pas à le banaliser mais à indiquer une raison *sine qua non* de son ancrage et de ses avatars.

N'empêche que l'amour de l'art ne coïncide pas exactement avec l'art. Il fait partie de ses paramètres, nullement aléatoires au demeurant car à défaut de regards particuliers, d'une certaine attention, d'intérêts individuels et de recherches collectives, d'une culture *ad hoc* apprise dans des établissements spécialisés et entretenue par des revues, des ouvrages, des fréquentations plus ou moins assidues

et des milieux socio-familiaux relativement typiques, bref à défaut d'un conglomérat d'éléments inclus dans l'appellation *l'amour de l'art*, l'existence même de l'art semblerait sérieusement compromise. Il n'en reste pas moins qu'expliquer à quoi sert l'art, pourquoi et comment, est une tâche dont l'amour de l'art ne peut se prévaloir que fort imparfaitement. En fait, l'amour de l'art présuppose qu'il y ait l'art, lequel a besoin de l'amour de l'art en tant qu'expérience factuelle de son existence quoique largement insuffisante pour le justifier. Comment se sortir de ce cercle vicieux ?

Réexaminons la question de départ. Nous en avons probablement sous-estimé la complexité. Jusqu'ici, en effet, en nous pliant à l'usage habituel, nous avons traité d'art au singulier : dénomination pertinente pour désigner un genre particulier de pratiques, discours, œuvres, censés partager un certain nombre de caractéristiques communes. Dénomination qui s'accomplit, en fait, dans des branches aussi nombreuses que disparates : de la littérature à la peinture, du cinéma à la danse, du théâtre à la photographie, des arts culinaires à la sculpture. Énumération franchement incomplète, bien sûr. Car chacune de ces branches comprend une variété surprenante de tendances, écoles, dispositifs. Sans oublier la vaste panoplie qui va de l'art brut au pop art, des arts primitifs aux arts figuratifs, de l'art conceptuel aux arts décoratifs en passant par « l'art dégénéré » des nazis, « l'art bourgeois » des gardes rouges et même « l'art », dépouillé de qualificatif, dénomination courte qui en dit long tout en se gardant de le dire... Enfin, des pratiques diverses et des objets disparates jusque-là rangés dans d'autres catégories, sont incorporés dans la case « art » et traités en conséquence. Ou bien n'y sont pas admis, pas encore ou à jamais. Concluons que, plus que connaître l'art en général, il est plutôt possible de connaître certaines de ses branches. Aimer l'art c'est aimer certaines de ses modalités, et rester relativement, voire complètement, insensible à bien d'autres.

Ainsi donc, il convient de tenir compte de la diversité de l'art et des arts tout autant que de la diversité des époques, des cultures, des couches sociales où l'art et les arts s'élaborent, se diffusent ou sont chassés. Si la question posée contourne cette diversité, sans cependant l'interdire, en revanche elle ponctue la période concernée, soit le temps de la crise sanitaire.

A partir de cette dernière, le pluriel est de mise. On sait, en effet, que ladite crise n'a pas revêtu la même envergure, produit les mêmes dégâts ni impliqué les mêmes conséquences dans tous les pays, pour toutes les couches sociales, chez les sujets de tous âges¹. Il n'est pas dit d'ailleurs qu'il y ait eu seulement des victimes. C'est pourquoi la réponse à la question posée nécessite de multiples nuances. On rappellera que, comme pour la crise dite sanitaire, toute la population n'a pas eu accès aux mêmes arts, et certains à aucun. En outre, tel genre d'œuvre a pu relever pour certains de la distraction, de l'amusement ; pour d'autres, de la découverte insoupçonnée, du ravissement, voire du questionnement du monde tel qu'il va, sinon de la subversion.

¹ Cf. mon article « La guerre sanitaire n'aura pas lieu » <https://www.pratiques-sociales.org/wp-content/uploads/2020/04/Version-imprimable-LPDC-102.pdf>

Tous les arts n'ont pas connu le même sort : de l'ostracisme des patrimoines privés à celui, en principe plus ouvert, des musées pourtant fermés aux publics ; de la lecture assidue pratiquée chez soi au contact avec d'autres cultures via internet ou TV ; du temps qui, retiré de la production économique et de la tyrannie des agendas, fut alloué à des pratiques créatives. Entre fuite en avant face à une réalité terrifiante et témoignage à propos de cette même réalité, de multiples nuances se sont déployées. L'urgence sanitaire donna à l'art et aux arts un statut surnuméraire, non vital ou au contraire une validité proprement incontournable pour affronter le confinement, le déconfinement, leurs séquelles respectives et/ou combinées - que nous sommes tentés d'écrire au pluriel : les confinements, les déconfinements...

L'art, les arts ont contribué à ce que des gens « tiennent » pendant l'épreuve, en occupant leurs têtes et leurs mains, en soulignant leur désœuvrement, en les aidant à imaginer un après-pandémie qui ne se réduirait pas à un avant revisité ou, au contraire, qui le serait aussi complètement que possible, tel un intervalle vite fermé. Pendant ladite crise, l'art a continué de servir à ce à quoi il a toujours servi - mais en termes davantage exacerbés et paroxystiques. Il a fourni des diagnostics graphiques, chantés ou écrits de l'espace-temps où l'on vit et l'on meurt, des preuves musicales, théâtrales ou dansées du fait que les histoires que les uns et les autres vivons ne sont pas les seules possibles, ni toujours essentielles. L'art n'a cessé de souligner que le réel peut être autre - non pas autre que ce qu'il est mais que ce qu'il *paraît être*. Loin de créer un monde idéal, fantasmé, éthéré, il a continué à créer des mondes autrement réels, consistants, tangibles - d'un autre acabit. C'est pourquoi l'art consiste à **inventer** de la beauté et de la laideur, de l'éclat et de la disgrâce, du banal et du sordide - dans tous les cas, de l'obscène, du hors-scène. Legs qui perdure et se recompose au fil des temps et des crises, susceptible de les traverser sans subir des lésions d'aucune sorte. Pari aussi immense qu'insensé.

Le Tiers-lieu culturel « Dans le ventre de la baleine » souhaite renouveler la tradition du salon littéraire tel qu'il avait été pensé au cours du siècle des Lumières. Le 18^{ème} siècle a permis à la société occidentale de sortir de l'obscurantisme grâce à l'art, la science et la philosophie. Marqué par le courant humaniste, les penseurs des Lumières ont habité les salons de manière à partager et à diffuser leurs idées.

C'est dans cette perspective que nous souhaitons soutenir une pensée critique afin de maintenir une conscience vive face aux mutations sociales, politiques et économiques du monde. Ce processus de réflexion participe à favoriser un positionnement raisonné pour maintenir un positionnement citoyen porteur d'un engagement politique.

Saison culturelle 2020 sur le thème « A quoi sert (encore) l'art ? »

La saison culturelle 2020 porte sur la question de la place de l'art et sa fonction dans la société et plus précisément le rôle des artistes face aux politiques néolibérales qui impactent sur les conditions d'existence des individus. L'art participerait alors à résister à la puissance de l'argent qui, dans sa visée utilitariste, transformerait l'individu en un objet manipulable. Cette expression de résistance représenterait un mouvement de contre-culture qui redonnerait du pouvoir au peuple afin de préserver les valeurs de la démocratie.

La crise sanitaire qui frappe notre pays depuis le mois de mars nous a amené à annuler les différents rendez-vous du Tiers-lieu programmé durant le premier semestre 2020. Afin de maintenir une relation avec les différents intervenant-e-s de la Saison 2020 et le contact avec les personnes intéressées par notre démarche culturelle, nous avons proposé la rédaction d'un court texte pour répondre à la question « *A quoi sert (encore) l'art en temps de crise sanitaire ?* ». Cette proposition a également été adressée à des artistes, chercheurs et acteurs culturels proches du Tiers-lieu en vue d'élargir le partage des points de vue.

Christophe Pittet, sociologue clinicien et photographe plasticien